

HISTOIRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



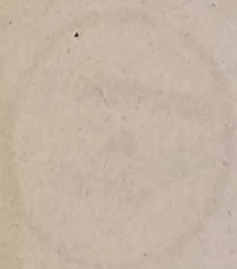
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



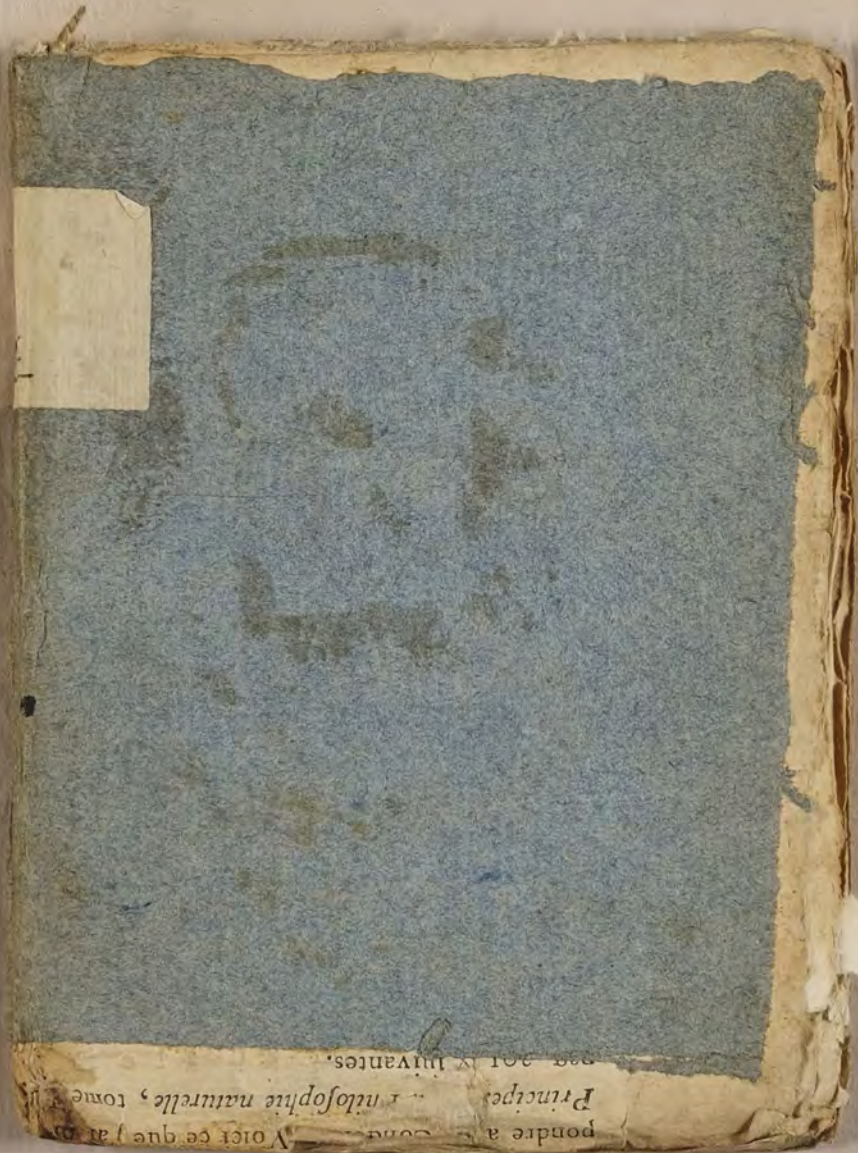
THE

REPUBLICAN



LIBRARY

OF THE



pondre a
Principes
philosophie naturelle, tome
Voici ce que
suivantes.

Revolutions
Ouvrage

DANS cette brochure, l'Auteur cherche à établir que la royauté n'est non-seulement pas utile à la France, mais qu'elle est contraire à la liberté; & après avoir répondu fort mal (suivant moi) aux raisons qu'on lui oppose, il ajoute: « Nous ne ferons pas à ces objections l'honneur de les réfuter, bien moins encore, » répondrons-nous, à ces lâches calomnies & que répandent contre nous cette foule de

PAR M. DE LAMETHIERE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES;

MOIS DE JUILLET.

PAR M. Pabbé ROZIER.

C R A O N
E T
LES TROIS OPPRIMÉS.

En illa quam sæpè optastis
Libertas S'ALL.

PAR M. BARBAULT-ROYER.

Prix , broché , 25 f.

A P A R I S ,
CHEZ L'HUILLIER , Libraire , quai
des Augustins , N^o. 32 , près la rue
Gît-le-Cœur.

1 7 9 1.

C R A O N

17

THE NEW YORK

THE NEW YORK

THE NEW YORK

THE NEW YORK

THE NEW YORK

THE NEW YORK

THE NEW YORK

THE NEW YORK

THE NEW YORK

THE NEW YORK

THE NEW YORK

MOIS DE JUILLET.

P A R M. P A B B É R O Z I E R.

L'Amour de la Patrie & la haine
des tyrans ont dicté ces essais :
Défenseurs de la liberté des Peu-
ples, je vous offre mon hom-
mage ; c'est une fleur légère que
j'ajoute aux Couronnes, que la
reconnaissance des hommes vous
consacre.

M O I S . D E J U I L L E T .

P A R M . P A B B É R O Z I E R .

C R A O N

E T

LES TROIS OPPRIMÉS

SÉNAT.

CRAON venait d'exposer à quelques étrangers échappés aux fureurs de la tyrannie, les merveilleux efforts qui signalèrent les jours naissans de notre liberté. Amis, leur dit-il ensuite, les contrées d'où vous sortez sont encore flétries par le despotisme, ravagées par l'ambition, ou dé-

folées par les crimes ; vous avez
 vécu parmi ceux qui les habitent ,
 & vous avez partagé leurs mi-
 sères ; je desiré connaître vos
 malheurs , & le pénible état de
 tant d'opprimés ; ils m'intéressent
 tous & je brûle de les secourir.
 Dans ces régions lointaines , on
 doit parler des Français ; si leur
 courage révolte les tyrans , il
 doit au moins soutenir leurs es-
 claves ; & l'influence d'une nation
 déjà célèbre sur la terre , fe-
 sant succéder à la sanglante ty-
 rannie , la touchante & pacifique
 liberté , doit porter le réveil dans

tes cœurs abattus , & répandre
par-tout l'espérance.

Je remplirai votre desir , dit
Spenhew , si la liberté ne fourit
qu'à ceux qui surmontent les
obstacles dont les despotes l'en-
vironnent , jugez par nos efforts,
si nous sommes dignes de ses
faveurs.

4

HISTOIRE
DU MOSCOVITE. (*)

JE suis né sur les bords de la Moska, dans l'une des écuries du Crémelin (1); à 28 ans un Boyard (2) me plaça parmi les gardes qu'on opposait aux Mordwas (3). Cette milice s'étant révoltée par la barbarie de ses officiers, elle fut cassée avec

(*) J'ai porté à la fin du volume quelques notes générales sur les mots qui nécessitent un développement.

ignominie , & l'on condamna
deux mille foldats au knout ; je
reçus pour ma part trois cents
coups de ces terribles fouets ; ce
traitement cruel fait à un brave
soldat , qui n'étoit pas cause
de la révolte de tant de batail-
lons , me fit murmurer contre
l'injustice des Boyards , cette
plainte me valut encore trois
cents coups de ce même knout ,
& l'un de nos officiers , qu'un
orgueil insensé acharnait après
moi , me fit transporter en Si-
bérie ; là traînant une vie mi-
sérable , j'étais obligé d'aller à

la chasse avec quelques autres
 exilés, & je parcourais les bois
 à la lueur boréale; tous les mois
 il fallait fournir au Gouverneur
 de Tobolsk, douze peaux d'her-
 mines, quatre de renards noirs,
 autant de zibelines & de mar-
 tres. Le premier mois allait
 bientôt expirer, & je n'avais
 encore rien pris; je résolus
 d'éviter le châtiment cruel qui
 m'était réservé, & aux risques
 des plus grands malheurs, je me
 déterminai à rompre mes chaî-
 nes: un soir, profitant du som-
 meil de mes gardiens, je me

dérobai avec une vitesse incroyable ; la neige qui tombait en abondance favorisa ma fuite ; je fis deux lieues à travers des périls sans nombre , & j'errai trois jours dans ces climats affreux , ne me nourrissant que de gâteaux de poisson sec. Il y avoit long-tems que les terres du Czar étaient loin de moi , lorsqu'un matin je fus aperçu par une troupe de Calmoucks(4), qui viennent aux environs de l'Irtish , rendre de pieux devoirs aux tombeaux de leurs ancêtres. Ces ennemis des Russes m'eurent

rent bientôt atteint ; ils m'attachèrent à la queue de leurs chevaux , & me traînèrent ainsi l'espace de neuf werstz. Arrivé dans leur step ou désert , il fallait tous les jours soigner leurs bêtes ; j'allai traire les cavales , & suivant leur coutume , j'enfermai le lait dans des peaux fraîches ; il fallait encore porter sur le dos une partie de ces outres , & suivre ainsi ces nomades dans leurs courses vagabondes. Les Kalkas & les Mongous leur ayant déclaré la guerre , je profitai de la querelle de ces bri-

gands pour m'échapper ; la bataille se donna près de Borac ; les Calmoucks furent défaits , & trente mille des leurs restèrent sur la place. Je me mis au nombre des fuyards , & porté sur un cheval Calmouck , je pouffai vers la gauche. Arrêté à tous momens par les Usbecks , je leur appris que j'étais chargé par les Kalkas vainqueurs de porter au Czar la nouvelle de leur victoire ; ils ne s'opposèrent plus à mon passage , & même quelques-uns d'entr'eux rangèrent avec moi les côtes de la mer Caspienne.

Ils s'arrêtèrent à Astrakan où le commerce les appelait , c'étaient des marchands du Kharasm ; ils vendaient du caviar (6) & venaient à la pêche de l'esturgeon.

J'étais alors sur les terres Czarriennes , mon premier soin fut de m'en éloigner. A l'aide de mon cheval Calmouck , je traversai en peu de temps la contrée des Bas-kirs , des Cosaques Jaicksi , des Cosaques Donski , des Saporowis (7) & des Tartares du Krim ; si je parcourus cette vaste étendue avec la vitesse de l'éclair , n'en foyez pas surpris , les chevaux

Calmouks sont infatigables ; ils font plus de trente lieues par jour , & continuent ainsi huit jours de suite. Je vendis ce malheureux cheval en Podolie , sur les frontières de la Polska. Les Polonais à l'envi , voulurent l'acheter ; mais un étranger qui m'offrit mille florins , l'obtint aussitôt ; mais quel fut mon effroi , quand je découvris , dans cet homme , l'Officier Russe qui m'avait fait conduire en Sibérie ; il m'arrêta par ordre du Czar , & remit les florins dans sa poche. Ce Russe impitoyable qui se ren-

dait à Vienne , où je ne fais
 quoi l'appelait , me fit traîner à
 la mine de Wilitza ; (8) il de-
 vait me reprendre à son retour ,
 & me ramener en Sibérie ; je
 descendis dans la mine profonde ,
 déplorant ma triste destinée. Un
 des Barmestres de la sombre ré-
 publique , touché de mes mal-
 heurs , & outré de l'injustice
 du Boyard , me facilita les
 moyens de sortir de ce tombeau.
 Il s'embarrassait peu des suites
 de sa négligence volontaire. Pla-
 cé parmi les mineurs qui soule-
 vaient les Battawanes , je trans-

portai avec eux ces masses de fel
 aux moulins de Cracovie : un
 jour que la troupe abattue par
 un excès d'hydromel , restait
 étendue sur la glace des chemins ,
 je disparus tout d'un coup , je
 m'enfonçai dans les défilés du
 Krapack , (9) bénissant le ciel qui
 me rendait la liberté ; mais bien-
 tôt des Abares , des Cicules , des
 Slavons (10) me surprirent , &
 m'enveloppèrent de flammes ;
 c'est un espion , s'écriaient-ils ,
 brûlons cet espion du Waivode
 (11). Je fis des cris horribles
 pour suspendre l'empressement

de ces barbares , j'implore votre secours , m'écriais-je , ne repoussez pas celui qui se confie à des hommes généreux ; j'ai échappé comme vous aux fers de l'esclavage , & c'est parmi vous que je cherche un asyle : mes larmes , mes prières , ma voix suppliante , désarmèrent ces sauvages ; ils me conduisirent dans leurs repaires , où je restai à l'abri des tyrans. Un habitant du Themefwar (12) que la féroëité d'un Bannat avoit aussi poussé sur ces roches arides , ennuyé de la vie sauvage qu'il menait

depuis quatre ans , résolut de quitter ces cavernes affreuses. Je voulus partager ses périls. Nous profitâmes de l'absence de nos Huns qui chassaient l'auroch ou bœuf sauvage dans le fond des vallées. Munis d'écus-Tranfilvains , nous suivîmes sur un même cheval , les détours des Krapacks. L'habitant du Themeswar devait se rendre aux environs de l'Elbe ou de l'Oder , & moi , j'allais chez Basilow que la fortune tenait fixé dans le Duché de Wirtemberg. Après avoir passé le War à la nage ,

nous nous aſſîmes aſſez près du chemin de Vienne , cherchant quelque repos à l'ombre des buiſſons. La vue ſubite de mon Officier Ruſſe qui paſſait à mes pieds , monté ſur mon Calmouk , me pouſſa bien-tôt dans la chaîne des monts Morawes. Je quittai mon compagnon , & j'emportai les Tranſilvains. J'échappai par des chemins couverts au Boyard qui m'avait apperçu : après trois jours d'une couſe pénible , je laiſſais derrière moi les champs de mirrhe de Hradſch , la rivière de Morawa, les plaines de Znaïm,

Je

je m'e trouvai en Osterich, (13)
 sur les terres que le Danube ar-
 rose. Un Saxon du Woitgland,
 malheureux comme moi, regar-
 dait tristement ce fleuve; ô des-
 tin cruel, disait-il, mes talens
 m'ont acquis des richesses, j'ai
 été honoré de la faveur du Pala-
 tin, le Duc de Mecklenbourg m'a
 comblé de bienfaits, mais des
 Nobles m'ont dépouillé de tout,
 en disant qu'il n'appartenait qu'à
 des Nobles d'être riches, ils ont
 enlevé ma femme & mes enfans
 qu'ils ont vendus à un Pancerne
 Polonais, les barbares n'auront

pas mon corps ; je me jette dans le Danube : il disparut en effet. Plus loin était un autre misérable qui se mettait en devoir d'imiter le premier. J'ai été chassé de Prague, disait-il, parce que je dansais mieux que le bouffon du Régent ; j'ai murmuré contre cet ordre inique, & l'on m'a conduit sur la frontière, en frappant de verges mes épaules découvertes, je ne puis survivre à cette indignité, il s'ensevelit aussi dans le fleuve. En traversant Passaw, (14) j'entendis ces mots derrière moi, oui, c'est Spenhew, c'est lui,

n'en doutons point, je tournai brusquement la tête, & je vis sur mes pas un homme pâle & défiguré. Spenhew, disait-il, ne reconnaissez-vous plus Basilow; quoi! c'est vous, m'écriais-je, vous Isna-lof Basilow, dans quel état, & par quelle suite d'événemens! . . . J'ai été dépouillé & chassé de Stutgard, dit-il, & depuis six mois, je cherche la fortune en Bavière, mais ce pays est plus horrible que l'autre: maltraité par des Commis, des Douaniers, des Prévôts, j'ai trouvé la mort sur ces lieux; un Pré-

posé de l'Empereur m'oblige tous les jours de descendre dans l'Ibltz, pour y draguer des huîtres, c'est le plus intraitable Allemand de l'Empire Germanique, il me brise la mâchoire quand j'ai raison; il m'étouffe entre deux planches si j'ai tort; tous les jours des peines pécuniaires; je frémis de voir le monde entier gémissant sous de tels oppresseurs; ces vexations n'auront-elles pas un terme, je sais qu'une Nation généreuse travaille au bien du genre humain, mais ce bienfait n'est pas encore pour nous. Ah !

Spenhew , prenez pitié d'Isnalof , si vous allez à Moscow , peignez mon état au Patriarche , aux Popes , à l'Archimandrite , (15) je les crois charitables , ils me délivreront. Ne faut-il que de l'argent , repris-je avec vivacité , mon cher Basilow , prenez tout ce que j'ai , portez ces écus à l'Officier de l'Empereur , & fuyons ensemble. Basilow , après m'avoir arrosé de ses larmes , courut plein de joie vers son Maître , & j'allai à l'auberge attendre son retour. Je raisonnais sur ces événemens déplorables , sur le cou-

rage de ces hommes qui préférèrent la mort à la perte de leur honneur & de leur liberté, je m'applaudissais enfin du bon emploi des Transilvains, lorsqu'à travers les fenêtres, je vis passer mon éternel Officier Russe qui volait sur mes traces; l'habitant du Thémefwar suivait à ses côtés, lui montrant la route du Wirtemberg; celui-ci courait après ses Transilvains; à cette vue effroyable, ma respiration s'arrêta, mes genoux tremblèrent, & je tombai sans mouvement, il me semblait les voir tous les

deux se disputant la gloire indigne de m'arracher la vie ; mais ils ne parurent point , je ramassai le peu de force qui me restait , & je pris la fuite par une route opposée , sans songer à Bafilow ; je montai un cheval Morlaque , dirigeant ma course vers les terres d'Helvétie ; à une lieue de la ville , un Marchand qui portait du Kermès , (16) , à la foire de Resengsburg ou Ratisbonne , crut reconnaître son cheval dans mon Morlaque , vous êtes , s'écria-t-il , du nombre de ceux qui nous pillèrent sur le

chemin de Munich , & qui m'en-
levèrent ce cheval ; votre air
effaré dépose contre vous , & je
vous traîne devant les Magistrats.
Ce Morlaque , lui répondis-je ,
vient de Passaw , ceux qui me
l'ont vendu y sont encore , cou-
rez les y surprendre ; mais le
cheval est à moi , & je compte
le garder ; en disant ces mots ,
je pressai les flancs du Morla-
que , & je m'éloignai bien vite.
Un Houland , que je rencontraï
plus loin , m'effraya d'autre ma-
nière , il tournait au tour de moi ,
& empêchait mon Morlaque

e

d'avancer. Camarade , dit-il , où courez-vous ? — ne le voyez-vous pas , lui dis-je , je vais en Suisse , au pays des Grisons. — Y menez-vous ce cheval ? — assurément , — camarade , dit-il , ce cheval m'appartient , & ne vous suivra pas ; lorsque nos Houlands furent battus par vingt payfans , ce cheval emporté par la frayeur , me jeta dans un marais , & disparut vers la Bavière , j'ai déserté pour le ravoir ; mes recherches jusqu'à ce jour ont été inutiles , mais le voici , camarade , je vous rends

grace ; en même-temps , il me
 prit par une jambe , & se mit en
 devoir de me jeter à bas. Je me
 défendis avec courage contre ce
 scélérat qui voulait se saisir du
 cheval , sans m'en payer les frais ,
 sans m'en offrir un crutzer. (17)
 Je parvins à le culbuter & à le
 jeter loin de moi. Je précipitai
 ma course , & j'arrivai sur les
 bords du lac de Constance qui
 baigne de ce côté la lisière d'Al-
 lemagne. Avant de m'embarquer ,
 je vendis ce Morlaque qui pou-
 vait me causer d'autres peines ,
 & j'abordai enfin sur des rivages

libres. L'espérance de voir mes maux se terminer , & de respirer sans crainte , loin du Boyard , me consolait dans mes déplaisirs & repoussait mon chagrin ; j'étais dans Saint-Gal , l'un des dix alliés de la Fédérative Helvétique , marchant modestement à pied , sans Calmouck ni Morlaque , à l'abri des soupçons : à peine avais-je fait cent pas , que deux hommes s'emparèrent de moi , & me traînèrent dans la prison publique ; on vous arrête , me dit l'un de ces estafiers , parce que vous êtes Français ; quelle

raison vous porte ici ? venez-vous troubler la paix des alliés. L'Abbé n'a pas besoin de vos loix nouvelles.

J'étais tout stupéfait, & je considérai ces deux hommes sans rien comprendre à ce qu'ils disaient. Je n'avais jamais cru que ce fût un crime d'être Français, & je m'applaudissais d'être sujet d'un Czar. Mes amis, leur répondis-je, je suis né dans une écurie du Crémelin, seroit-ce un crime, mes bon amis, de quitter la Moska, de passer sur vos terres, & d'aller chez les Grisons. A ces

mots , ces stupides , sans m'honorer d'une parole , ouvrirent les portes de la prison , & me jetèrent rudement dehors. Je fuyais à toutes jambes , pestant contre les Suisses ; arrivé dans la Cadée , (18) autre bisarerie ; de jeunes filles m'ornèrent de rubans & me promenèrent dans les rues de Coire ; c'est un Français , disaient-elles : voilà le défenseur des droits de l'homme, vivent les Suisses & les Cantons , vivent les Français destructeurs des tyrans. Durant cinq jours se succédèrent des fêtes magnifiques. Qu'est-ce

que tout ceci, disais-je en moi-même, & d'où vient ce bouleversement général? Pourquoi les Suisses de S. Gal traitent-ils si durement ceux que leurs frères de Cadée ne craignent pas d'adorer? Pourquoi cette gaieté folle & ce sombre mécontentement que les mêmes hommes inspirent? Un soir que je marchais, entouré de gens qui remplissaient l'air d'acclamations, un homme me tira avec force à l'écart, c'étoit mon Isnalof. Spenhew, disait-il, dans quelle sécurité êtes-vous? L'orage le plus terrible est celui qui va fondre

après ces jours pompeux ; l'Officier Russe né pouvant vous trouver , revenait en Bavière ; aux portes de Passaw , un Houland qu'il rencontra vous a trahi , & a montré les chemins que vous teniez ; le Boyard insensé s'est jeté sur vos traces , dans l'espoir de vous rejoindre , & de détruire un misérable qui semble le braver. Il m'envoie en avant pour vous surprendre , le hasard qui m'appelle à son service , m'a découvert ses projets funestes , & l'objet de ses fureurs. Ah ! Spence , redoutez ses poursuites , ce

fou parcourrait l'Univers , pour
 égorger un homme du peuple.
 Partez , fans différer , retirez-
 vous chez les Français , la jus-
 tice & la sûreté se trouvent parmi
 eux , ils protègent les Plébéiens ,
 & humilient ces superbes. Je
 voulus embrasser le bon Basilow ,
 mais il disparut aussi-tôt dans la
 foule. Je courus tout effoufflé
 chez l'Avoyer ; (19) je suis pé-
 nétré, lui dis-je , des distinctions
 dont votre ville m'honore , ma
 reconnoissance & l'estime des
 Français ne connaîtront pas de
 bornes ,

bornes , je vous quitte à regret ,
 une nouvelle subite me rappelle
 dans ma patrie , & rend dès ce
 moment mon départ nécessaire.
 L'Avoyer me fait donner des
 guides & je pars aussitôt. Après
 des détours inombrables dans les
 Cantons , je vins tomber près du
 Léman , (20) une gondole me
 transporta dans la ville des Gé-
 nevois , & j'arrivai enfin dans
 les Jura , dans ces monts fau-
 vages , que le culte de vos lois
 rend préférables aux champs fer-
 tiles de l'Ukraine , aux belles

plaines de la Pologne , aux riches contrées de la Bavière.

Vos infortunes me touchent , dit Craon , mais la conduite de votre Officier m'irrite ; quel acharnement , quelle fureur brutale contre un homme faible & sans ressource ! ah ! secourons ces contrées où sont encore les Despotes, où la fierté, le caprice, la barbarie dictent des lois de sang. Oui , ces destructeurs disparaîtront , & avec eux la politique atroce ; la liberté brisera les tyrans , unira tous les hommes

& régnera sur les empires.
 Le peuple ne fera plus étranger
 dans sa patrie, les distinctions se-
 ront anéanties, les dignités lui
 seront ouvertes, & son choix ne
 sera plus contraint dans une classe
 ennemie. L'intérêt, l'ambition,
 les passions farouches ne souille-
 ront plus les nœuds de la frater-
 nité; c'est en vain que la sottise
 & l'orgueil entassent des rem-
 parts, tous ces obstacles s'abat-
 tront devant la loi qui va lier
 l'Univers.

Oui, malgré la rage des

Boyards , dit Spenhew , la Russie
verra la lumière dont les Fran-
çais ont investi l'Europe. O mes
con patriotes , vous jouirez aussi
de leurs bienfaits.

Que n'ais-je comme vous cet
espoir , dit Hirckond ; hélas ! où
trouver les Persans , où chercher
leur pays ? Des ruines , des cada-
vres , des monceaux de cendre le
couvrent tout entier ; font-ce
sur ces débris horribles que bril-
leront les jours nouveaux ? Vous
m'effrayez , dit Craon , parlez ,
ô Mirza ! — Quelle fut l'issue

de nos projets sublimes ! reprit Hirckond , les généreux efforts des Français nous avaient transporté. Pleins de l'enthousiasme de votre conduite , nous voulions comme vous changer la face de notre Empire ; la mort du Sultan nous en donnait l'occasion ; mais les Persans incertains , égarés , ont eux-mêmes détruit l'édifice qui s'élevait pour leur bonheur , & se sont forgés des fers plus pesans que les premiers. Dans quel abîme se précipite le peuple , lorsque délivré de ses chaînes , il ne l'est ni de

Habitudes ni de ses préjugés , &
qu'emporté par un zèle indiscret,
il se laisse toujours dominer par
les erreurs anciennes.

HIRCKOND-JAHED,
K A N
DE CARAMANIE.

DEUX ans avant ce désastre effroyable, dit Hirckond, l'Empereur Uflum-Abbas m'avait conféré la Satrapie du Kerman, (21) je me fis chérir de toute ma Province, par mon amour pour la justice, & mon zèle contre l'oppression. Quoiqu'élevé dans les maximes du sérail, la politique

cruelle des tyrans me fit toujours horreur , & toute ma vie , j'ai repouffé loin de moi ces manœuvres odieuses qui ne tendent qu'à écraser les peuples. Le Sophi (22) étant mort sans enfans , les principaux de l'Empire se saisirent du moment favorable , & remirent l'autorité suprême à un Cha-Divan , (23) composé des treize Kans ou Gouverneurs de la Perse. Le Conseil Souverain forma dès le premier jour le dessein de soulager les peuples , & de les faire sortir de l'esclavage ; nous établîmes des loix sages , la puis-

sance des Visirs fut resserrée ; on
 arracha aux troupes leur des-
 potisme militaire ; des supplices
 cruels enfoncèrent la crainte dans
 l'ame des Cazis coupables ; (24)
 la justice fut rendue à tous les
 malheureux , l'agriculture enfin
 & le commerce se dégagèrent de
 leurs entraves. Déjà , depuis vingt
 jours , nous dispensions aux peu-
 ples vos dons inappréciables ,
 lorsque les Grands irrités de ces
 changemens qui les contrai-
 gnaient trop , résolurent la ruine
 du Cha-Divan , & soulevèrent par
 • leurs efforts criminels , le peuple

& l'armée. Voici de qu'elle manière se fit cette prompte révolution, qui porta sur le trône un nouveau Kouli-Kan. Quelques jours avant le Rhamazan sacré, (25) les factieux ne cessaient de déclamer contre la réforme, empoisonnant nos actions par la plus basse calomnie. Ils insinuaient que c'était moins le bonheur des Persans que nous avions en vue, que le projet d'assurer notre pouvoir, afin de mieux les dépouiller. Le peuple travaillé par leurs harangues séditieuses, se soulève aussi-tôt, & sollicite la destruc-

tion du Cha-Divan , il demande un nouveau Sophi , il veut qu'on rétablisse l'ancien état des choses ; bien-tôt , il menace de mettre le feu à l'endroit où le Conseil se trouvait réuni. Dans cette terrible situation , le Divan cherche les moyens de ramener les esprits ; Ilgourn , Houssein & moi , nous allons au-devant de cette multitude furieuse ; des esclaves Abyssins (26) nous ayant élevé sur leurs épaules , Ilgourn porta la parole ; mes amis , dit-il , vous demandez un Roi , ne vous souvient-il plus des cruautés d'Us-

Sum - Abbas, & préférez - vous vos anciennes misères à la douce paix, dont vous jouissez maintenant. Que reprochez-vous aux Kans? Je ne vous rappellerai pas leurs bienfaits; mais se peut-il que vous les ayez si-tôt oubliés. Hélas! c'est moins votre ingratitude qu'on doit en accuser que votre facilité à vous laisser surprendre. On vous soulève par d'odieuses pratiques; de perfides insinuations égarent votre confiance, ne vous y trompez pas, ce sont les ennemis de votre bien qui vous excitent, vous suivez

aveuglément leur impression , je tremble à l'idée effrayante des maux qu'ils vous préparent. . . . Manaleck ne lui en laissa pas dire davantage ; c'étoit un Buckarien féroce, (27) nourri dans le tumulte des factions , il conduisait à son gré la multitude , les Seigneurs Persans lui avaient donné mille romans pour conduire leur intrigue , & ce Buckarien travaillait pour lui. Il s'écria avec menaces , qu'on ne devait pas s'en rapporter à ce que disait un envoyé du Cha-Divan , que les Kans étaient des traîtres & ma,

chinaient contre la ville un complot qui allait éclater , que sous prétexte de relever la gloire des Persans, ils cherchaient à mieux les opprimer ; nous voulons un seul Chef, ajouta-t-il , la Perse entière suffit à peine à l'entretien d'un seul , que faudra-il à treize tyrans avides. Je dois la vérité au peuple , & vos promesses infidieuses ne me corrompent point ; voici les vingt - deux bourses que le Divan m'a données , pour taire le dessein dont je suis informé , vous & vos collègues affectez la tyrannie, j'en

atteste Ali & les Immaums, (28)
les Prophètes indignés deman-
dent une vengeance éclatante.
Manaleck tire aussi-tôt son cime-
tère, le peuple à ce signal, se
précipite pour nous immoler; les
esclaves qui nous portaient s'en-
fuyent, nous tombons au milieu
de ces assassins. Ilgourn & Huf-
sein sont égorgés à mes yeux,
je ne fais par quel bonheur, j'é-
chappai à un si grand péril. Des
Marchands du Kerman m'enve-
loppèrent de leurs robes, & me
dérobèrent percé de coups à la
fureur de Manaleck. La fédition

devient plus violente que jamais ,
on se répand dans la salle du Pa-
lais , on massacre ceux qui s'y
trouvent , huit Kans sont éten-
dus sur les marbres , le reste est
poursuivi dans les Mosquées.
Tout tombe sous le fer de ces
barbares ; les cavaliers Kurtches
(29) accourent , non pour arrê-
ter le désordre , mais pour y
prendre part. Le quartier des
grands est livré au pillage , Ma-
naleck désigne les principales
maisons qu'il sacrifie à sa sûreté.
Il force lui-même les Sérails , &
par ses ordres , les divines Oda-
lisques

lisques (30) sont jetées dans le Zenderouth. (31) L'incendie se joint à ces horreurs ; le peuple avide de pillage , frémit de se voir arrêté par le feu qui gagne les Bazards ; une troupe de soldats se porte de ce côté , Manaleck est à leur tête , il est ici , il est plus loin , il se multiplie à l'infini. Le feu qui se ralentit par ses soins , devient le témoignage nouveau de son zèle invincible. Cependant le peuple qui commande par lui-même , & qui sent le plaisir de trancher du Potentat , ne veut plus d'un Maître Souve-

rain ; il se revêt de tous les pouvoirs, & tout s'abîme dans l'anarchie. Deux lunes se passèrent dans les plus affreux désordres ; chacun se décorait de la robe verte de nos Sultans. Le trône se vit occupé en un seul jour par dix-huit Rois ; l'armée n'avait plus de Chef, & les soldats s'arachoient le commandement ; la jalousie, la haine, les intérêts privés remplirent de meurtres les Provinces. Bien-tôt les Géorgiens, enhardis par ces cruelles divisions, refusèrent les tribus ; les Montagnards se répandirent

dans l'Ajémi, ravageant les campagnes, & traînant en esclavage les cultivateurs malheureux ; les Turcs se dispoſaient à venger ſur les enfans d'Ali, la querelle de Mahomet ; Les Mogols infeſtaient les Provinces Orientales. A la vue de ces gouffres entr'ouverts de toutes parts, la fière Iſpahan tomba dans la détrefſe ; les villes frappées par la terreur, reſſemblaient à de vaſtes ſolitudes, & leurs habitans muets & tremblans, ne formaient aucun avis. L'ambitieux Buckarien crut alors qu'il était tems d'agir, juſqu'à ce

rain ; il se revêt de tous les pouvoirs, & tout s'abîme dans l'anarchie. Deux lunes se passèrent dans les plus affreux désordres ; chacun se décorait de la robe verte de nos Sultans. Le trône se vit occupé en un seul jour par dix-huit Rois ; l'armée n'avait plus de Chef, & les soldats s'arachoient le commandement ; la jalousie, la haine, les intérêts privés remplirent de meurtres les Provinces. Bien-tôt les Géorgiens, enhardis par ces cruelles divisions, refusèrent les tribus ; les Montagnards se répandirent

ns l'Ajémi, ravageant les campagnes, & traînant en esclavage les cultivateurs malheureux ; les
360 arcs se disposaient à venger sur les enfans d'Ali, la querelle de Mahomet ; Les Mogols infestaient les Provinces Orientales. A la vue de ces gouffres entr'ouverts de toutes parts, la fière Ispahan tomba dans la détresse ; les villes frappées par la terreur, ressembloient à de vastes solitudes, & leurs habitans muets & tremblans, ne formaient aucun avis. L'ambitieux Buckarien crut alors qu'il était tems d'agir, jusqu'à ce

rain ; il se revêt de tous les pouvoirs, & tout s'abîme dans l'anarchie. Deux lunes se passèrent dans les plus affreux désordres ; chacun se décorait de la robe verte de nos Sultans. Le trône se vit occupé en un seul jour par dix-huit Rois ; l'armée n'avait plus de Chef, & les soldats s'arachoient le commandement ; la jalousie, la haine, les intérêts privés remplirent de meurtres les Provinces. Bien-tôt les Géorgiens, enhardis par ces cruelles divisions, refusèrent les tribus ; les Montagnards se répandirent

dans l'Ajémi, ravageant les cam-
 agnes, & traînant en esclavage
 es cultivateurs malheureux; les
 Turcs se disposaient à venger sur
 les enfans d'Ali, la querelle de Ma-
 homet; Les Mogols infestaient
 les Provinces Orientales. A la
 vue de ces gouffres entr'ouverts
 de toutes parts, la fière Ispahan
 tomba dans la détresse; les villes
 frappées par la terreur, ressem-
 blaient à de vastes solitudes, &
 leurs habitans muets & trem-
 blans, ne formaient aucun avis.
 L'ambitieux Buckarien crut alors
 qu'il était tems d'agir, jusqu'à ce

moment , il s'était tenu caché. Le peuple qui l'avait cru mort , le regrettait , sur-tout , dans ces jours de douleurs. Tout-à-coup , Manaleck paraît ; il se rend à la Mosquée , où le peuple prosterné , s'efforçait , par ses gémissemens , de repousser la colère du Ciel ; ce n'est point par des pleurs , dit-il , ce n'est point par des prières qu'on éloigne les ennemis , espérez dans votre courage , & placez votre appui sur vos sabres , réunissez vos bras , & soyez invincibles ; il ne vous manque qu'un Chef qui sache guider

votre valeur intrépide ; sur les
 débris du Cha-Divan , rétablissez
 enfin un Roi qui soutienne votre
 gloire , & batte l'espérance des
 ennemis. — Vous seul , dirent
 les Mollahs , (32) vous seul pou-
 vez nous conserver des droits que
 vous avez défendus ; ne rejet-
 tez pas le turban que le peuple
 vous offre , rendez - vous à ses
 vœux ; sa volonté est celle de nos
 Prophètes , & le grand Ali vous
 ordonne de l'accepter. A ces
 mots , les voûtes de la Mosquée
 retentissent d'acclamations , le
 peuple se ranime , il pousse des

cris de victoire , il voit déjà les ennemis abattus : on élève le Buckarien sur des picques entrelacées; malgré sa feinte résistance , il est porté dans les rues d'Ispahan. Tout se range autour de lui , chacun veut partager sa fortune ; ces cris retentissent de toutes parts , c'est Mahomet-Medhi , ce douzième Immaum qui revient sur la terre... Tandis qu'on célèbre à l'envi l'arrivée d'un descendant d'Hosseïn, Manaleck , sans perdre de temps , envoie de tous côtés ses ordres absolus. Il enjoint aux troupes

du Khorasan & du Sigistan de se rendre près de lui : ces Provinces situées du côté de Balk , étaient à l'abri des incursions ; car les Tartares de Balk étaient eux-mêmes pressés par les Kerkes. Il dépêche dans le Meckran , l'un de ses partisans fidèles , pour couvrir la frontière , & arrêter les Mogols : lui-même à la tête des cavaliers Kurtches , il surprend les Montagnards dispersés par le pillage , & les enlève avec leurs butins. Bientôt son armée s'accrut par ce succès ; il la mena pleine d'ardeur contre les Turcs ;

qu'il trouva forçant les gorges de l'Ajémi. Les deux armées sans prendre de repos, fondirent l'une sur l'autre ; dès le premier choc, les Persans plièrent, & furent renversés. Après avoir laissé grand nombre de morts, ils se retirèrent précipitamment sous les murs de Khenjevar. Manaleck, assiégé par la crainte, n'osa de longtemps tenter la fortune ; pendant que les Turcs désolent la campagne, le Buckarien combat d'une autre manière ; il fait jouer les ressorts de l'adresse, sa ressource ordinaire ; il répand parmi

les Ofmanlins (33) des sommes considérables , & corrompt le vaillant Musuley. Ce Sangiac , (34) rival éternel du Bey Turc , dont il craignait d'augmenter la puissance, passa dans le parti ennemi , avec le corps formidable des cavaliers du Sham. Dès ce moment les Persans fixèrent parmi eux la fortune. Musuley, plus guerrier que Manaleck , fut aussi plus heureux ; ce fut à l'ardeur de sa vengeance que l'on dut la victoire ; malgré leur fière contenance , les Turcs furent trois fois enfoncés : ils revinrent sou-

vent à la charge ; mais sans plus d'avantage. Un dernier combat où Musuley ruina le corps noble des Timariots , leur ôta tout espoir ; les Turcs se retirèrent vers le Tigre , plus indignés de la perfidie de Musuley , que déconcertés de leur défaites. On ne les revit plus ; deux jours après , on apprit qu'ils avaient reçu ordre de quitter le Phéress , (35) & de se rendre en Egypte , pour réprimer l'entreprise des Mameloucks. Ainsi , la Perse fut délivrée de son plus cruel ennemi , & presqu'en même-temps de tous

les autres. Manaleck rentra dans Ispahan avec toute la pompe du triomphe, l'armée marchait parée de fleurs, Musuley revêtu de la calaatte, (36) était à ses côtés, on brûlait sur son passage le sandal & l'oliban, les rues étaient ornées de platanes, l'Al-Meydan, (37) décoré de guirlandes. Il se rendit au sérail, où le peuple l'investit de l'entière autorité des Sultans. Dès ce moment il ne s'occupa plus que des moyens de la conserver. Il craignit qu'on tentât pour l'en dépouiller, les mêmes voies dont il s'était servi

lui-même pour détruire tant de familles illustres ; il eut recours à la maxime des tyrans , & s'assura les gens de guerre. Des vexations subites provoquèrent les murmures , on se plaignit du Bucarien , on tenta de rompre des chaînes qu'on crut mal affermies ; ces efforts furent inutiles ; 3000 kachérifs , ou lettres de proscription , furent lancées en un seul jour : des chameaux , chargés de têtes , traversaient à chaque heure les Bazards. On jetait à la rivière ceux qu'on trouvait atroupés dans les places ; on dépouillait

impunément les plus riches habitans pour satisfaire l'avidité des soldats. Manalek se délivra de Musuley dont il n'avait plus besoin , & les cavaliers du Sham furent massacrés , de peur qu'ils ne vengeassent la mort de leur Chef. Les Géorgiens expièrent dans des brasiers ardens leur indiscrete rébellion. Les Marchands réduits à l'indigence , quittèrent cette terre désolée , & cherchèrent un asyle au Tibet, en Armenie dans l'Inde. Les laboureurs accablés se dispersèrent dans les montagnes , & le foin

de la culture fut abandonnée. Pour moi , je me disposai à fuir loin des Etats du barbare ; j'étais resté jusqu'à ce temps dans le fauxbourg de Julfa , où je guéris de mes blessures. J'avais joui du repentir du peuple qui reconnut sa faute , & nous rendit justice. Je disparus dans l'ombre de la nuit , & gagnai promptement les terres des Osmanlins. En descendant le Tigre sur des chaloupes de Corna , le Reis ou Patron, m'apprit que les frontières de la Perse venaient d'être fermées , & qu'on ne pouvait plus en for-

tir : il ajouta que le Pacha de sa Province avait reçu cinq cens pièces d'or , pour renvoyer au Buckarien les Persans qui seraient sur son territoire ; cette confiance hâta ma fuite ; je montai un vaisseau qui recueillit dans le sein Persique ceux qui s'échappèrent de ces rives désolées.

O peuple , qui tourne au gré des flatteurs , dit Craon avec colère , évite donc les maux dont il t'accablent toujours. C'est pour eux que tu sacrifies les défenseurs de tes droits , & tes amis les plus chers ; tu remplis toi-

même leur ambition sans le prévoir jamais. Considère cette foule de tyrans qui pèsent sur la terre ; ce sont tes ennemis que ta faiblesse a élevés. Quel usage ont-ils fait jusqu'ici de ton sceptre ; frémis & reprend ta puissance ; ne la confie qu'aux sages , & ta gloire sera éternelle. Mirza , les temps changeront aussi pour la Perse : déjà les Français préparent la ligue salutaire qui doit délivrer les peuples éloignés , & briser leurs chaînes oppressives. Les despotes qui les écrasent seront subjugués , & l'Orient & ses empires ,

empires , fortant de leurs tombeaux , se saisiront de notre courage , & proclameront les lois dictées par la raison.

Vous ne ferez la guerre qu'aux mauvais rois , dit l'Africain mais vous protégerez les princes bien-faisans; rétablissez, ajouta-t-il , celui que l'infortune & l'espoir de délivrer un peuple opprimé a porté sur cette terre protectrice. Il implore le secours des Français qui ne repousseront pas des hommes que le malheur a rendus leurs alliés. O nation généreuse, ajoutez ce bienfait à tant d'autres;

L'Afrique entière retentira de
 votre gloire , & vous en ferez les
 Fétiches tutélaires. Rendez à ces
 rives lointaines , un prince qui
 ne respire que leur bonheur , &
 d'après l'apprentissage pénible
 qu'il a fait de la royauté , jugez
 s'il est digne du trône où vos
 efforts le porteront.

AVENTURES DE L'AFRICAIN.

JE me nomme Zanfara-Chamoë, dit-il, & je suis roi de Juida, mon père comptait dans son royaume vingt mille sujets, dont il vendit une moitié à vos marchands d'Europe. Ayant été fait prisonnier par les Mandingues (38), il fut vendu lui-même. Je suivis sa disgrâce, les Portugais me conduisirent à Cacongo (39), & l'on fit travailler dans

les champs de Loanda, le fils
dun roi d'Afrique. Un jour que
je formais des sillons pour la
culture des poivriers, je fus subi-
tement enlevé par des Caffres
montagnards ; ils me livrèrent à
un Cimbebas qui se mêlait aussi
de faire le trafic ; celui-ci me
vendit à des Hottentots , & ces
Hottentots aux Hollandais du
Cap. Là, plus maltraité qu'ail-
leurs , ces Bataves me consignè-
rent sur le penchant d'une col-
line , dont le pied se perdait dans
la mer. Les ouragans terribles
qui régnerent d'ordinaire en ces

contrées, & dont la violence impétueuse bouleverse les cités & les ports, me poussaient avec force jusques dans les flots. J'en pus travailler de huit jours; le planteur Hollandais ne s'en prenait jamais à l'ouragan, mais il m'accusait d'une paresse obstinée, & sous ce prétexte frivole, il me faisait fustiger tous les soirs; ainsi, le jour j'étais souffleté par les vents, & le soir je recevais des coups de fouets. Ce barbare, traversant dans la nuit une allée de Figuiers, fut tué par l'un de ses esclaves. Les Fétis-

ches (40) vengèrent mon innocence , sans me rendre plus heureux. L'Allemand Schwaltzerborgoesz acheta les plantations; nouvel original! Celui-ci ne respirait que pour boire & pour manger. Dès l'aurore, nous parcourions huit lieues à la ronde, pour remplir le ventre de Schwaltzerborgoesz. Ce misérable, qui avait été valet d'un paysan de Franconie , n'en traitait pas moins avec une cruauté révoltante des hommes qui valaient mieux que lui. Après deux ans de peines & de souffrances , je trouvai le moyen

de racheter la liberté que j'avais
 reçue gratuitement. J'espérai, à
 l'aide de quelques rixdallers dont
 j'étais encore pourvu, retourner
 dans mon pays, me montrer à
 mes sujets affligés, rentrer dans
 mon royaume, & le gouverner
 avec gloire. Pendant qu'assis sur
 le bord de la mer, & occupé de
 mon départ prochain, je con-
 templai de loin le vaisseau qui
 devait me conduire, un matelot
 enleva mes rixdallers; dans ma
 fureur je voulus le jeter à la
 mer, mais j'écoutai la prudence.

• Je portai ma plainte à l'officier

civil , & lui demandai justice. Vous avez tort de vous plaindre , dit le juge en colère , les Européens ne volent point : je connais ce matelot , c'est le troisième voyage qu'il fait ici , & personne ne lui a jamais rien reproché : En disant ces mots , le brusque officier ferma sa porte. Outré de l'injustice du magistrat , je portai mes pas vers Tabl-Bay , pour me précipiter du haut de cette montagne , & terminer mes jours insupportables. Une bande de soldats qui couraient à la taverne , m'arrêterent ; aussi malheureux ①

que moi, ils prenaient un parti moins violent, ils allaient noyer leurs soucis dans le vin, je fus forcé de les accompagner; ces soldats, dans leur ivresse, s'étant pris de querelle avec la femme de la maison, lui jettèrent les bouteilles à la tête. Aux cris de l'hôteffe, on accourut; les soldats furent désarmés & jettés dans la prison publique; je fus encore forcé de les accompagner. L'Anglais Hawoard vint réclamer la troupe turbulente qui fut conduite à son bord & condamnée à la cale. Pour moi, on me livra

pour dix pièces d'or à un homme de Bourbon , qui me conduisit au terrissage des tortues. Hélas ! dans quel état se trouvait un prince choisi pour d'autres destinées ! Toutes les nuits j'étais occupé à renverser sur le dos ces énormes testacées qui venaient à la clarté de la lune déposer leurs œufs sur le sable. La plupart des esclaves qui veillaient sur ces parages n'étaient pas nés pour ces fonctions abjectes. Je distinguai parmi eux un roi de Magadoxo (41), six nobles Macuas, des généraux d'armée du Zimbaoë ,

& l'héritier présomptif du royaume de Sofala. Je regardai leur patience dans cette pénible condition comme un avis que me donnaient les fétiches. Je m'armai donc de courage & me disposai à tous les événemens. Le terrissage des tortues fini, toute cette noblesse fut ramenée à Bourbon, & distribuée dans des habitations voisines. Le régisseur sous lequel on me plaça, fut le seul qui eut pitié d'un roi dans les fers; il me traitait avec douceur, & compatissait à mon sort. Sa bonté le porta même à

racheter une seconde fois ma liberté. Après trois ans d'esclavage, je m'embarquai sur un vaisseau qui partait pour la Côte d'Or ; le desir de reparaître à Iuida, remplissait seul ma pensée. J'étais déjà sur les mers d'Occident, lorsqu'un souffle pestilentiel venu d'Afrique, répandit subitement parmi nous un mal contagieux. Cette peste venait d'une odeur horrible qui s'élançait des cadavres de vingt baleines échouées sur les côtes désertes. Il fallut descendre à Saint-Hélène, où nous restâmes cinq jours. Un air nouveau &

bienfaifant nous rendit bientôt la fanté. La veille de mon départ , me promenant au loin , & parcourant des plantations anglaises, j'apperçus parmi des palmiers, un homme à demi-nud & couvert de fang ; il pouffait des cris douloureux , & fe traînait avec effort vers un précipice. Je courus foulager cet infortuné ; mais quel fut mon effroi , quand à travers fes traits défigurés je reconnus mon père. Je tombai à fes pieds , je verfai un torrent de larmes ; en quel état je vous retrouve , m'écriai-je, ô mon père ! Sont-ce

les Anglais qui vous ont ainsi déchiré , & se peut-il que l'un des plus grands rois de l'Afrique meure abandonné de la nature entière. Mon fils , répliqua le vieillard d'une voix entrecoupée , j'ai cherché à me délivrer de mes remords , le souvenir de mes cruautés passées me poursuit dans tous les lieux ; vous n'ignorez pas avec quelle barbarie j'ai traité mes sujets. Les Fétiches sont justes , & je sens leur vengeance. Si jamais vous remontez sur le trône de Juyda , soyez toujours plein de l'horreur que mon

état vous inspire ; gouvernez vos peuples avec bonté , ne trafiquez jamais de leur sang ; souvenez-vous que les tyrans n'ont pas de repos sur la terre , & que leur mort est terrible. . . . Il expira après ce peu de mots. J'étais étendu sur ce corps sans vie , j'essuyai ses plaies , je les arrosai de mes larmes. Barbares Européens , m'écriai-je , c'est vous qui avez causé sa mort ; c'est votre cupidité qui pervertit son cœur ; c'est elle qui l'arma contre son peuple. Je le couvris ensuite de feuilles de bananiers(42), & abîmé

dans la douleur, j'allai rejoindre les gens de l'équipage. Le lendemain le vaisseau mit à la voile. A cent lieues de Sainte-Hélène, je fus bien étonné de voir tourner vers l'Espagne. Le bâtiment changeait de direction, & n'allait plus à la Côte. On ne peut s'imaginer la situation de mon ame; prenez patience, me dit le noir du capitaine; nous allons enlever des vins à Madère. Vous pourrez, à l'aide des brigantins Maures qui viennent dans cette île, vous transporter au continent, & gagner par terre les royaumes de

de Guinée. Cet avis soutint mon
 espérance; à peine descendu dans
 l'île , je vis sur le rivage un
 grand Joulofe qui venait de
 Malaguettes. Je lui demandai
 avec empressement des nouvelles
 de Juyda. Ce sont , dit-il , les
 Mandingues qui gouvernent ce
 pays , ils en sont les maîtres ab-
 solus , & la famille des anciens
 rois est entièrement détruite. Les
 peuples de Juyda gémissent sous
 les plus dures vexations ; ils de-
 mandent tous les jours la mort, &
 les Mandingues qui la regardent
 comme un bienfait , ne l'accor-

dent point : les commerçans seuls peuvent entrer dans ce pays où tout étranger est vendu comme esclave. Je quittai brusquement l'Joulofe , & je précipitai mes pas dans l'intérieur de l'île , ne pouvant survivre à cette nouvelle funeste ; toutes mes espérances étaient évanouies , & je voyais l'impossibilité de délivrer le peuple de Juyda ; je vomissais mille imprécations contre les Fétiches qui se plaisaient à accroître mes peines En m'enfonçant dans des halliers , je fus accosté par un vieux Ethiopien ; le désordre de

mon visage excita son inquiétude. Instruit de l'acharnement des Dieux persécuteurs, il me parla ainsi : Je suis le Chitombé, ce chef des prêtres d'Ethiopie ; j'ai vu les rois d'Anzico, de Moful, de Tombut prosternés à mes pieds ; j'ai donné des lois à la moitié de l'Afrique, & aujourd'hui les finges & les chameaux sont moins à plaindre que moi. Les guerres éternelles que l'avarice des marchands d'Europe allument sur ces terres désolées ont renversé trois royaumes en un jour, & jetté dans les fers

ses déplorables habitans ; enveloppé dans cette vaste proscription , j'ai passé sous un maître tyrannique qui me couvre de blessures cruelles ; au-dessus des faiblesses de l'homme , je me ris de ses fureurs , & je jouis dans ma misère d'un calme inaltérable : Roi de Juyda , vos maux ne seront jamais comparables aux miens ; surmontez l'adverse fortune ; il n'appartient qu'aux faibles de se laisser abattre ; j'entends le cri du peuple de Juyda qui vous accusent de lâcheté ; ce reproche est indigne ; songez à

les venger ; il est encore un
 moyen de les secourir ; franchissez
 les mers d'Afrique & volez en
 Europe ; on y trouve des princes
 puissans qu'on peut solliciter ,
 leur nom seul suffira pour dom-
 pter les Mandingues ; comptez
 sur leur appui , ils vous délivre-
 ront. Le prêtre me laissa ensuite
 dans mes réflexions. Je regardai
 cet avis comme envoyé par les
 Fétiches , je résolus de le suivre ,
 & de tenter encore les hafards.
 Je restai quelques jours à Madère ,
 disposant mes plans nouveaux.
 Un vaisseau Hollandais qui allait

à Cadix , porta mes vues de ce côté , & je m'embarquai pour l'Espagne. A peine le navire était-il en pleine mer , que les airs se bouleversent ; le ciel se dérobe dans une nuit effroyable , les éclairs s'étendent d'un bout du monde à l'autre , les vents déchaînés nous pousent dans les abîmes. Le pilote fut emporté par une lame ; les voiles , les mâts , les cordages , le gouvernail , furent emportés par la tempête. Un coup de vent furieux jetta enfin le bâtiment brisé sur les côtes de Barbarie (43). Les corsaires de

Salé (44) nous attendaient déjà sur le rivage, ils nous recueillirent les uns après les autres; officiers, matelots, passagers, tout fut enchaîné. Ce fut une assez bonne prise pour ces Saletins. Dès le jour suivant, ils nous menèrent deux à deux à Mékinès. Les Européens sont traités ici comme ils traitent ailleurs les habitans d'Afrique. On les dépouilla, & avec de longs fouëts, on essaya leur légèreté dans la grande place de Mékinès. Les Maures qui étaient accourus au marché s'accommodèrent vo-

lontiers de cette marchandise ,
& la transportèrent chacun de
leur côté. Pour moi , je restai à
Mékinès , au service du vieux
Ibrahim. Ce coup terrible m'ôta
quelque temps l'usage de mes
sens. Mus-Ibrahim était l'oncle
du féroce Ismaël qui régnait à
Maroc. C'étoit un dévot exta-
tique qui outrait les pratiques de
l'Alcoran; il passait toute l'année
en oraison , & l'on ne voyait
que lui à la Mosquée. Depuis
qu'il s'était retiré de la cour , il
avait été trois fois à la Mecque
(45) & les Arabes de Médine

l'avaient aggrégé dans la tribu sainte , dans la tribu des Coracites (46). Il était toujours environné des ministres de l'Uléma qu'il vénérail comme les Prophètes. Son Ramazan était de six mois , ses ablutions continues ; il enchérissait sur tous les préceptes de Mahomet. Ibrahim me revêtit de la charge de Bostangi , & me confia le soin de ses jardins. Au milieu de brillans parterres tracés par les chrétiens , s'élevaient des tulipes élégantes ; Ibrahim encensait ces fleurs , & ne manquait jamais

d'en célébrer la fête comme elle s'observe à Constantinople. Tous les matins , avant de me rendre au travail , il me fesoit appeler : venez à la prière , disoit-il , Mahomet est un grand prophète , allons à la prière , & j'allais à la prière. Il fallut bien déguiser ses opinions & paraître musulman. La prière finie , je courais au jardin , & j'arrosais les tulipes. Ibrahim se trouvait presque aussitôt que moi dans le parterre , & vantait ses fleurs admirables. Ces tulipes sont magnifiques , disoit-il , quelles sont

fraîches ! Mahomet prend soin de les élever , allons lui rendre grâces ; il fallait encore aller à la prière. Ce cruel homme , après m'avoir fatigué tout le jour ; me tourmentait de nouveau la nuit. Je ne pouvais dormir que d'un côté , le visage tourné vers la Mecque. J'étais excédé. Un soir que j'attendais à la porte du palais l'heure maudite de l'oraison , je vis venir à moi un de ces beaux jeunes gens que les princes tributaires fournissent à sa Hauteffe , sous le nom d'Azmoglan (47). Il s'était échappé

des mains des Algériens, & était ici depuis quelques jours, cherchant à enlever sa sœur qui devait entrer dans le serail d'Ibrahim. Son dessein avait réussi. L'Azamoglan, après avoir tué le Juif qui conduisait Fatmé, avait délivré sa sœur, & s'était emparé des trésors de l'Israélite. Vous êtes malheureux, me dit le jeune homme, je le suis autant que vous, joignons nos misères communes & fuyons loin de ce pays d'horreur; je sais qui vous êtes, & vous m'avez vu à Juyda. Le temps pressé; trom-

pez votre tyran , secouez votre chaîne & foyez libre. Demain à la même heure je ferai à la porte de Mekinès , nous partirons ensemble. Il me remit ensuite une bourse de sequins; j'allai répondre au charitable Azamoglan , lorsque deux Maures d'Ibrahim tomberent sur moi à grands coups de lanières. Vous vous faites bien attendre , disaient-ils , infâme Schiite , voilà une heure que nous sommes à la prière. Je courus à la prière , & Ibrahim me gratifia de vingt soufflets en l'honneur du grand Allah. Le jour sui-

vant , ma douleur fut au comble ,
mon air inquiet , mes membres
agités donnèrent des soupçons
à Ibrahim , qui prolongea son
oraïson bien avant dans la nuit.
Enfin , je vins à bout de m'é-
chapper. Après avoir sauté les
murs du jardin , je volai à la porte
de Mékinès. Hélas ! je ne vis per-
sonne ; l'Azamoglan avait dis-
paru. Je suivis avec vitesse le
chemin qui s'ouvrait devant moi ,
& j'étais loin de la ville , lorsque
aux premiers traits de la lumière
j'apperçus la jeune Musulmane ,
montée sur un dromadaire , ac-

compagnée de l'Azamoglan & d'un Sigilmesse (48). Ils s'éloignaient de la grande route , & s'enfonçaient dans la forêt. Une troupe d'Arabes fondit presque aussitôt sur la faible caravanne. L'Azamoglan se défendit avec un courage invincible ; je le rejoignis en ce moment , & nous relançâmes ces Bedouï (49) dans leurs retraites. Mais , un de ces lâches , en fuyant , porta un coup de lance a la Musulmane , qui tomba expirante dans mes bras. L'Azamoglan poussa des cris horribles , il s'arrachait les cheveux :

ma sœur , s'écriait-il , ma sœur
Fatmé , quoi ! vous n'êtes plus.
Les Arabes étaient guindés au
haut des rochers voisins , & nous
accablaient de pierres. Pendant
que j'étais occupé à consoler
l'Azamoglan , un caillou lancé
avec roideur , l'atteignit au front.
Les assassins remplirent la forêt
de hurlemens de la victoire , & des-
cendirent pour m'envelopper. Le
Sigilmessé disparut , & je pris
la fuite de peur d'être accablé
par le nombre. Ils ne nous pour-
suivirent pas ; ces brigands s'at-
tachèrent à une cassette qu'ils
avaient

avaient apperçue. Je m'enfonçai à l'aventure dans ces déserts affreux , hâtant ma marche à travers les adouards ou peuplades de Maures , & cherchant à me rapprocher de l'Europe. Des marchands Mugrebins qui se rendaient aux côtes d'Afrique , me permirent de les suivre ; je leur comptai douze sequins , m'engageant de plus à réveiller la marche lente de leurs chameaux , par des chants continuels. A une lieue de Vélez , la troupe se sépara ; les uns prirent la route de Mellilla , de Trémecen , d'Oran ;

les autres celles d'Alcaçar , de
Tanger. Pour moi , j'allai à
Vélez , où je demeurai quelques
jours livré à mes réflexions , ne
sachant à quoi me résoudre , sur
quel vaisseau me rendre , à quel
souverain m'adresser. Un Chebec
algérien qui transportait à Lis-
bonne des peaux de Maroc , du
safran de Tripoli , de la manne
de Terga , déterminâ mon esprit
incertain. Je partis pour la cour
de Portugal. Le chebec engagea
le détroit de Gibel-Tarick (50) ,
& se trouva en peu de jours à
l'embouchure du Tage. Les mar-

chands étalèrent leurs effets sur le port, & moi, j'allai louer une maison dans la ville. Tout était en mouvement à Lisbonne. On ne parlait que d'affaiblir la puissance du roi, de matter l'orgueil des grands, & de détruire la race des moines. L'entrée du royaume était interdite aux Français, & malgré les efforts du Ministre, on voulait être libre comme eux. Le plus grand nombre exaltait leur courage ; quelques-uns les traitaient de rebelles. Je pris peu de part à toutes ces révolutions. J'étais plus oc-

eupé de mon affaire qui prenait déjà une tournure désagréable. Le Ministre était plus inabordable que le Roi ; je ne pus jamais l'approcher. La Camariste de la dona Baçaëns-sa daigna s'intéresser en ma faveur ; elle parla de moi à sa maîtresse , dame fort considérée à la cour , & je fus introduit auprès d'elle. Le Portugal, dit la Dona, a coutume de protéger les princes malheureux , mais vous venez dans des circonstances difficiles. Le roi est très-éloigné de pouvoir vous accorder un secours de troupes , il

n'en a pas trop pour contenir le peuple. Attendez que cette épidémie qui désole l'Europe , soit passée , & alors vous pourrez compter sur sa générosité. Je vous offre ces crufades qui pourront vous aider ; vos besoins ne me sont pas inconnus. J'acceptai les crufades , & saluai profondément la signora Baçaëns-sa. Je restai à Lisbonne , attendant des momens plus propices. J'étudiai , pour le bien de mon pays , les lois & les coutumes d'Europe ; j'admirai les bâimens de la ville & des environs. La nuit me surprit un

jour dans mes études ; j'étais au pied du beau monastère de Belèm , à deux lieues de Lisbonne. L'odeur des orangers , des saffrafas , des camphriers (51) , me retint dans ce parterre délicieux. Assis sous ces arbustes , & caché sous leurs fleurs , je m'endormis au milieu des parfums. Il ne se fait pas encore jour quand je fus subitement réveillé par un Hidalgo (52) ; il me présenta la pointe de son épée : croyez-vous à la liberté , dit-il avec ses fourcils rabattus ; — si j'y crois ? très-certainement. -- Soyez donc

libre , ajouta-t-il , en m'appliquant un bon soufflet ; après m'avoir meurtri de vingts coups d'épée , il se retira. Je ne doutai pas que cet homme ne fut du nombre de ces nobles , qui dans les lieux écartés frappent ceux qu'ils trouvent contrariant leur opinion. Je retournai vite à Lisbonne , & n'en sortis plus. Je craignis ensuite que mon sentiment qui avait irrité l'Hidalgo , n'indisposât aussi ma puissante protectrice , & ne ruinât mes espérances. Il se pouvait que le

gentilhomme connût la Baçaens-

sa, & me desservit auprès d'elle. Dès ce moment, j'approuvai en public le despotisme des grands, j'admirai la conduite des gens de cour, & je soutins les droits du souverain contre les faibles prétentions du peuple; bientôt je me vis poursuivi, & sans une bande de Torradores (53) qui se rendaient au cirque, j'étais précipité dans le Tage. Je cherchai alors à réparer mon indiscrète politique; je me déchaînai contre la barbarie des souverains, contre la dangereuse influence des prêtres; j'exaltai le pouvoir

éternel du peuple , & je criai de toutes mes forces : Vive à jamais la liberté. Aussi-tôt on me couvrit d'applaudissemens , & l'on décora mon front d'une couronne civique. A peine étais-je rentré chez moi , qu'un Algarve de mes amis (54) , Mayordome du grand Inquisiteur , vint frapper à ma porte. Tremblez , me dit-il , vous êtes perdu si vous ne sortez promptement de la ville ; vous devez remplir un rôle dans l'Auto-da-fé que le Patriarche prépare pour ramener le peuple ; le tailleur du grand Couvent a

reçut l'ordre de découper pour vous un fan-bénito. Vous avez parlé contre le Primat , & l'on vous a remarqué ; profitez des ténèbres de la nuit ; l'Alcade ne fera ici que demain ; prenez des mules , & fuyez dans le Commarças d'Avéiro, où se trouvent des vaisseaux toujours prêts. Passez en France; ce n'est qu'en France qu'on est à l'abri de la sottise. Je partis aussitôt plein de frayeur ; le moindre vent m'épouvantait ; les Alguasils , les huissiers de l'Hermendad se présentaient à moi de toutes parts. Je courus

nuit & jour, & j'arrivai enfin à
 Coïmbre par les montagnes.
 Bientôt après j'étais aux portes
 de la Nueva-Bragança ou Avéiro.
 Je montai précipitamment le
Good Safety, navire anglais,
 qui portait aux Français de la
 Gironde, du morfil, des cané-
 fiees & des jambons de Lamégo.

Cette longue suite d'événemens
 déplorables s'est terminée parmi
 vous. J'ai trouvé dans ces lieux
 la fin de tous mes maux. Ah !
 rendez ma félicité entière en
 comblant le plus cher de mes
 vœux. Sauvez les tristes restes

d'un peuple dont le souvenir
m'occupe tout entier ; détruisez
leurs maîtres féroces , donnez-
leur vos lois , votre sagesse , &
rétablissez leur prince légitime ;
toujours environnés de la recon-
noissance des Africains , les pro-
ductions & les richesses de leur
pays seront versées à vos pieds ;
pour vous seuls nos marchés se-
ront ouverts , & votre commerce
dominera pleinement sur notre
territoire.

Tous les peuples sont nos
frères , dit Craon , s'ils sont dans
l'oppression ; ils peuvent compter
sur nos efforts , & nous ferons

leurs libérateurs. Espérez tout des Français; les rois formés par la patience & le malheur sont les seuls qu'ils estiment & qu'ils protègent.

Qu'une meilleure fortune vous favorise enfin tous les trois, elle vous est due; déjà brillent les jours heureux qui vont éclairer vos contrées. Jouissez de la liberté, de cette liberté dont votre courage vous a rendu dignes: ceux-là doivent y prétendre, qui, comme vous, l'ont conquise, sans s'effrayer des dangers dont elle s'environne.

NOTES
HISTORIQUES.

J'AI renfermé plusieurs définitions sous un même article.

(1). **LE Crémelin** était le château que les Czars habitaient à Moskow, jadis capitale de l'empire. C'était une ville par son étendue. Il s'y trouvoit des palais, des couvens, des édifices somptueux, le tout était ren-

fermé dans des murs & flanqué de fortes tours. Lorsque la milice des Strélitz, cette milice aussi insubordonnée que celle des Janissaires & des Mameloucks, courait à la révolte, le Czar allait vite se fortifier dans le *Crémelin*, & là, sur ses remparts hérissés de canons, il composait avec les mutins. La sagesse de Pierre le Grand a détruit cette soldatesque qui vingt fois pensa bouleverser l'empire. Depuis que Pétersbourg est élevé, le *Crémelin* tombe en ruine.

(2). Les nobles en Russie

étaient connus avant le Czar Peter , sous le nom de *Boyard*. C'étaient des souverains ; ils marchaient l'égal de leur grand Duc. D'après cela , leur caractère paraît décidé ; une fierté révoltante , & une cruauté atroce envers leurs serfs. Ils n'honoraient jamais ces malheureux du nom d'hommes. C'étaient des bestiaux qu'ils ranimaient à coups de fouets. Les traits effrayans de leur barbarie , souillent toutes les pages des annales de leur empire.

(3). Les *Mordwas* sont du
non.bre

nombre de ces peuples , qui ,
 environnés de toute la puissance
 d'un Souverain , n'en reçoivent
 aucune loi. Ils vivent libres au
 milieu d'immenses contrées sub-
 juguées. Ces Mordwas habitent
 les forêts , & font des incursions
 rapides dans les campagnes. Ils
 ne sont ni Chrétiens ni Maho-
 métans. On les trouve près de
 Cazan.

(4). Les *Calmoucks* , les *Mon-
 gous* , les *Kalkas* , sont de ces
 Tartares qui , sous Gengis &
 Tamerlan , renversèrent les trônes
 d'Asie. Ils s'étendent depuis le

nord de la Chine jusqu'aux confins de l'Europe , bordant la Russie Asiatique. Ces Calmoucks sont toujours en guerre avec les Russes. Les *Usbecks* ou grands Tartares obéissent à un prince souverain , ou Contaisch ou Grand Kan.

(5). Le *werstz* est la mesure itinéraire de Russie ; cinq werstz font une lieue de France.

(6). Le *Caviar* est un gâteau fait des œufs de l'esturgeon. Il est célèbre dans le Nord. Les Russes en font une consommation prodigieuse dans leurs trois

carêmes. C'est le mets favori des Kamchatkals. Les Italiens ne le dédaignent pas.

(7). Il y a trois sortes de Cosaques. Les *Donski* ou ceux qui habitent les environs du Don ; les *Jaicksi*, ceux qui boivent l'eau du Jaick , & les *Saporogues* ou Saporowis , qui prennent le nom de ces porowis ou rochers qui traversent le Boristhène. Les *Baskirs* plus au nord dans le gouvernement d'Orenbourg , descendent ; comme ces Cosaques , des Tartares ; ils habitent ce qu'on appelait autrefois le pays de Capchac ;

Donné par Gengis-Kan à l'un de ses fils dans la distribution du monde. Les Hongrois font un essaim de ces Baskirs.

(8). La mine de sel de *Wilitza* en Pologne, produit le plus beau sel gemme de l'Europe. Cette mine est à cinq lieues de Cracovie. Quoiqu'on l'exploite depuis 1252, elle n'en paraît pas moins abondante. On en extrait par an 600,000 quintaux de sel, qu'on pulvérise pour l'usage des hommes. Les *Barmestres* sont les inspecteurs de ces souterrains ; ils dirigent les travaux des mineurs.

(9). Les *Krapacks* sont des groupes de montagnes qui couvrent le nord de la Hongrie; ce ne sont souvent que des rochers portés les uns sur les autres d'une manière terrible. Aucun végétal n'a jamais cru sur leurs cîmes.

(10). Les *Abares*, les *Cicules*, les *Slavons*, les *Rasciens* sont des portions de peuples fixées en Transilvanie, en Sclavonie. Ils ont encore leur origine dans l'effrayante émigration des *Tartares*. Les *Cicules* sont les débris de ces Huns si formidables sous *Attila*.

(11). La plupart de ces Provinces limitrophes où les Turcs & les Hongrois se sont égorgés si long-temps pour la possession de quelques bruyères, ont appartenu tour-à-tour aux deux nations. Les Hongrois victorieux y plaçaient un *waiwode* ou gouverneur, & les Turcs y installaient un *hospodar* ou despote. Ce titre de despote n'a jamais signifié dans l'origine qu'un vassal.

(12). Le *Bannat de Thémesswar*, petite province de la Hongrie, arrosée par le Thémès; elle

est du ressort de l'empire, sous les ordres d'un Ban ou comte.

(13). L'Autriche faisait partie autrefois de la Bavière, & en comprenait la partie orientale; delà, les Allemands la nommèrent *Ostérich* ou orientale. Vienne sa capitale est à quinze lieues de *Znaïm*, ville frontière de *Moravie*, au pied des monts *Morawes*.

(14). *Passaw*, ville considérable, sous le gouvernement d'un de ces Evêques revêtus du titre de Prince Souverain. La rivière d'*Iltz* qui coule près de cette ville, est remarquable

par sa pêche de perles. L'électeur de Bavière & l'archiduc d'Autriche se battent pour cette pêche.

(15). Les *Popes* sont les prêtres qui desservent les églises Grecques. Les Chrétiens-Grecs d'Asie les nomment *Papas* : ce nom existe aussi parmi nous : il n'est attribué qu'au chef de notre église. Les *Archimandrites* sont les supérieurs des couvens Russes.

(16). Le *Kermès*, insecte du genre des hemip-teres ou à demi étuis. Il est roulé comme le cloporte. On en obtient par l'expression une couleur écarlate. On re-

cueille beaucoup de Kermès en Provence & en différentes contrées de l'Allemagne. Mais le Kermès de Tabasco ou cochenille du Mexique est bien supérieur à tout ceci.

- (17). Sous l'article de *crutzer*, je vais réunir toutes les espèces de monnoie dont j'ai parlé. Le *crutzer* est une petite pièce de billon qui a cours en Allemagne, sur-tout dans les provinces méridionales; il vaut huit deniers ou deux pennins. — Le *toman* est la plus forte monnoie de Perse; • Il peut valoir 40 ou 45 liv. —

Le *rixdallers* est l'écu de Hollande; il vaut 2 liv. 10 s. Celui de Zéelande 2 liv. 14 sous. —

Le *sequin* est une monnoie d'or qui varie selon les pays où il a cours. A Livourne, il vaut 13 liv. 6 sous; à Turin, 9 liv. 12 sous.; à Constantinople 23 l.

Le beau sequin de Turquie est connu sous le nom de Foudonckli. La *crusade*, pièce d'argent, vaut 2 liv. 17 s., valeur exacte. C'est l'écu de Portugal.

(18). Les *Grisons*, l'un des principaux alliés de la Suisse, sont partagés en trois ligues ou

cantons. La ligue Grise marche la première ; suit celle de Maison de Dieu ; vient la troisième , celle des dix Droitures.

(19). Les *Avoyers* , simples chefs dans la plupart des villes Suisses : ils relèvent immédiatement de l'Amman ou gouverneur. Chaque canton a son Ammam , responsable devant le tribunal suprême , le Sénat helvétique.

(20). Le *Léman* s'appelle aujourd'hui le Lac de Genève. Depuis les accroissemens de Genève , depuis que son courage

a secoué le joug du Savoisin ,
le lac & le pays d'alentour en
ont pris le nom. Le Rhône , dans
sa course emportée , traverse le
Léman , sans y rien laisser de
ses eaux.

(21). Le *Kerman* est l'an-
cienne Caramanie , dont Alexan-
dre cotoya les bords quand il
voulut essayer l'Océan ; c'était
alors la plus riche Satrapie. Au-
jourd'hui il forme une des treize
provinces de Perse , célèbre en-
core par sa fertilité. On trouve
dans le Kerman quelques restes
de ces Guèbres ignicoles , disci-

ples du grand Zoroastre , prof-
crits par Cha-Abbas.

(22). *Saphi* ou *Sophi* , titre affecté aux souverains de Perse , depuis que les armes des descendans du Sophi ou sage Eidar les placèrent sur le trône. Cha-Abbas a illustré cette famille. Le dernier prince de ces Saphériens , fut l'infortuné Thamas , détrôné par son kouli ou esclave.

(23). *Cha-Divan* , c'est - à - dire , assemblée royale , formé de mots Arabes réunis , *cha* roi & *divan* conseil.

(24). Les *Cazis* président dans

les tribunaux ; ce sont les juges. Ces *Cazis* de Perse relèvent du Divan - béguy ou ministre de la justice. Les *cadis* en Turquie sont sous la juridiction des *Cadileskers*.

(25). Le *Rhamazan* est le grand jeûne ou carême de Musulmans. Il commence à l'apparition de la neuvième lune, & se termine un mois après au Beiram ou pâques. Les jours qui précèdent le *Rhamazan* forment le carnaval. Ce temps est d'ordinaire rempli de troubles. C'est alors qu'éclatent l'info-

lence & la mutinerie des Janissaires. Les Sultans ont soin de les prévenir. Ils comblent ces brigands armés , de l'or d'une province, & les plongent dans tous les excès de la débauche. Quelle conduite de part & d'autre !

(26). Les *Abyssins* sont les noirs d'Afrique de la plus belle figure. Ils sont l'ornement de ce peuple de domestiques qui remplissent les cours d'Orient. On recherche les *Joulofes* & les *Foules* pour la hauteur de leur taille , & les *Mandingues* pour leur adresse.. De l'avis des vendeurs

d'hommes, ce sont les trois sortes de noirs qui perdent le moins dans les marchés.

(27). La *Buckarie*, vaste province à l'Orient de la Caspienne, habitée par les Tartares Turcomans; elle est arrosée par le Gion ou Oxus, fleuve célèbre de tous tems. Sur ses bords naquirent Gengis & Tamerlan. La culture des sciences rend Samarcand sa capitale, aussi fameuse parmi les Tartares, que l'ancienne Athènes l'était chez les Grecs, & Bénarès l'est aujourd'hui chez les Indiens

(28).

(28). Les *Immaums* sont les descendans en ligne directe de Mahomet ; il y en a douze , le douzième est disparu ; on ne fait comment : il est à présumer qu'il fut assassiné par la faction contraire , par celle d'Omar. Il se nommait Mahomet-Medhi , & sortait de la famille d'Hosseïn , race toujours fugitive & toujours poursuivie. Les Musulmans croient qu'ils doit revenir un jour sur la terre , & tiennent toujours prêts des chevaux pour le recevoir , comme les Juifs ont un fauteuil toujours vuide

pour le Messie. La doctrine de l'*Immaum* Ali est révérée en Perse, celle d'Omar est suivie par les Turcs. Ces deux peuples se traitent mutuellement de schiites ou mécréans.

(29). Les *Curitches*, cavalerie qui forme la principale force des armées Persannes. Ils descendent des anciens Parthes dont ils conservent l'habillement. Comme eux, ils combattent en fuyant.

(30). Il y a deux ordres de femmes dans le sérail des Sultans; les *Odalisques* ou celles qui n'ont été honorées qu'une

fois de la couche impériale ;
 les *Asakis* ou les femmes qui
 y ont été appelées plus d'une
 fois. On pourrait former un
 troisième ordre , celui des *Sul-*
tanes ou de celles qui sont mères ,
 & même un quatrième , celui
 des femmes que leur âge ou l'hu-
 meur des princes précipitent au
 fond du vieux Sérail.

(31). Le fleuve du Zende-
 routh traverse Ispahan , & coupe
 la ville d'une manière assez iné-
 gale. La partie située au nord , est
 la ville proprement dite , le fau-
 bourg de Julfa , qui lui est opposé ;

n'est habité que par des Arméniens, des Juifs & des Chrétiens.

(32). Les *Mollahs* sont les chefs de l'*Uléma* ou clergé; nous pouvons les comparer à nos évêques. Ils commandent aux *Immans* ou curés, comme ces *Immans* aux *Hogdiats*; & ceux-ci aux *Muëzins*. Le *Muphti* est le chef suprême de la religion. Il s'explique au clergé par le moyen de ses *sefta* ou mandemens. En Perse, le *Muphti* se nomme *Sedr*.

(33). Les *Osmanlins* sont de la dynastie des Turcs Seljoucides qui franchirent les remparts du

Caucase où ils étaient renfermés ;
 & sous leur chef Osman prome-
 nèrent le feu dans la Natolie.
 C'est de cet Osman qu'ils ont
 pris le nom d'*Osmanlins*.

(34). Le *Sangiac* du *Sham* n'est
 qu'un simple officier fléchissant
 le genoux devant les Beglierbeys
 gouverneurs généraux des pro-
 vinces , & même soumis aux
 simples Beys. Le *Sangiac* marche à
 la tête d'une troupe qu'on connaît
 aussi sous le titre de *sangiaque*.

• (35). *Phéres* signifie cavalier.
 Ce nom donné à la Perse subsis-

tait du temps des Mèdes , & s'est conservé jusqu'aujourd'hui.

(36). La *Calaatte* , manteau élégant de couleur verte , dont le souverain décore celui qu'il veut favoriser. Dirait-on que cette couleur verte que les Persans ont adoptée , & que les Turcs regardent comme sacrée , comme celle qu'affectait Mahomet , est en partie cause du schisme qui sépare les deux peuples , & qui ensanglanta mille fois leurs rivières ?

(37). *L'Al-méydan* , grande place dans les villes d'Orient ,

qui sert d'ordinaire aux marchés.
 Dans l'Inde , c'est le *Bazard* ;
 à Constantinople , l'*Hippodrome*.
 L'*Al-méydan* de Tauris est la
 plus grande place de l'Univers.
 Il peut contenir 30000 hommes.

(38). Les *Mandingues* , Peuple africain très-civilisé ; ils ont des villes & une espèce de législation. Ils s'agrandissent à la faveur des combats qu'ils livrent à droite & à gauche , & finiront peut-être par engloutir un jour tous les petits royaumes dont ils sont environnés. Ce

bien qui pût arriver à ces tristes contrées. Les *Mandingues* formeraient une puissance formidable , qui opposerait une forte digue à l'insatiable cupidité de nos marchands.

(39). Le *Caçongo* , royaume du *Congo* en Afrique , sous la puissance des Portugais ; il est situé à l'embouchure du Zaïre ; *Loanda* en est peu éloigné. Près delà sont les provinces du *Dairi* , nouvel esclave de nos *Lusitaniens*. Sur la Côte , en tirant vers la pointe du continent , on trouve les *Caffres* ou occidentaux. Les

Cimbebas forment une peuplade qui obéit à un Mataman ou souverain. Les derniers peuples qu'on aborde vers le Cap, sont les Hottentots, autre troupeau des Hollandois.

(40). Les *Fétiches* sont les dieux des habitans de Guinée, ou plutôt les images de leurs dieux. Ils sont aussi multipliés parmi eux que ces divinités ridicules qui croissaient dans les jardins d'Egypte. A Juyda, on vénère un serpent, on l'encense, on le pare de rubans, de guirlandes; il a des prêtres & des autels.

(41). Le royaume de *Magadoro* sur la côte d'Ajan en Afrique. On y trouve grand nombre d'Arabes , si puissans autrefois par le commerce de l'Orient. Ils font avec les Portugais de *Mosambique* un trafic considérable en morfil ou dents brutes d'éléphans, en canéfices ou bâtons de casse encore verte , en or, en ambre gris. Les *Macuas* , peuple fortement réuni pour la défense de sa liberté , & par conséquent invincible. Ils occupent le haut des montagnes d'où ils se précipitent quelquefois sur les

comptoirs Portugais qu'ils ravagent & qu'ils incendient. Ce sont les Mahratres de l'Inde ou les Maignotes de Laconie. Le *Zim-baoë* est sous la domination d'un roi vassal de ces mêmes Portugais. Il se trouve avec le *Sofala* dans l'ancienne Ophir. Ce *Sofala*, royaume d'une étendue considérable, & forte de ses rochers & de ses précipices, n'en est pas moins soumis.

(42). Le *Bananier*, arbre des pays chauds. Linnæus le place dans la quatrième classe de sa nomenclature végétale. Ses feuil-

les font d'un vert éclatant , fartinées comme celles du Balifier , & fi larges que deux fuffifent pour envelopper un homme. Le *Bananier* fe voit au Jardin du Roi. Le *Bananier* d'Amérique eft le Figuier d'Adam.

(43). La *Barbarie* , vaste région qui s'étend au midi des Etats *Mugrebins* ou des royaumes d'Alger , de Tunis , de Tripoli. Les Romains , maîtres de la Numidie & de la Lybie , donnèrent à cette terre fauvage & ignorée le nom de *Barbarie*.

Ils traitaient aussi de Barbare ,
 tout ce qui n'était pas Romain.
 Là étaient les Gétules & les
 Garamantes , ces derniers peu-
 ples du monde. L'intérieur de
 la *Barbarie* nous est aussi in-
 connue qu'aux Romains. Ce n'est
 en effet qu'un *Saara* ou désert.

(44). *Salé* , dans le royaume
 de Fez , ville très-ancienne &
 fameuse par ses pirateries. Près
 de Fez est le charmant *Méqui-
 nez* , l'Aranjuez , le Loo ou le
 Windsor des Miramolins ou sou-
 verain de Maroc. *Méquinez* est

très-peuplé ; il s'y trouve un beau méydan.

(45). La *Mecque*, la plus belle ville des trois Arabies est la capitale des états d'un Schérif. Sa mosquée est célèbre dans l'Orient. Les Musulmans croient qu'Adam la bâtit ; Mahomet leur a fait un précepte de la visiter une fois en la vie ; les princes s'en dispensent. Cinq principales caravanes partent tous les ans pour la *Mecque*. Tout dévot musulman qui va vénérer ce saint lieu , se porte à Médine , où repose le corps précieux du Prophète. Son

tombeau est renfermé dans une tour ou turbé, & placé entre ceux d'Abubéker & d'Omar. Ces tombeaux sont de marbre & revêtus de riches tapis. Trois mille lampes d'argent, fournies de l'huile la plus pure, éclairent le mausolées & ses funèbres ornemens.

(46). L'Arabie était distribuée en autant de tribu qu'Abraham avoit eu d'enfans de l'Ismaélite Céthura, sa troisième femme. La tribu des *Coracites*, l'une des six tribus, les domina toutes

dans la fuite , parce que Mahomet y avait pris naissance.

(47). Les *Azamoglans* ou enfans rustiques , sont les enfans que les Turcs prennent à la guerre , ou que les souverains tributaires fournissent à la Porte. On en fait autant de bostangis qui cultivent les jardins du Sérail ; quand ils sont en âge de porter les armes , on les enrôle parmi les Gengis-Chéris ou Janissaires. Cette milice turque est en partie composée d'*Azamoglans*.

(48). Les *Sigilmesses* , horde d'Arabes

d'Arabes qui parcourent les déserts de la Barbarie. C'est à leurs fatigues incroyables, que nos dames doivent ces plumes élégantes qui flottent sur leur tête.

(49). Les Arabes *Bedouins*, sont ainsi nommés du mot *Bid* désert, parce qu'en effet ces *Bedouins* habitent les campagnes nues de l'Arabie ou des différentes contrées de l'Afrique. Ils courent les plaines avec leurs Emirs ou chefs, & ne vivent que du pillage des Caravanes.

(50). *Gibral-tar*, petite ville défendue par une citadelle, &

située sur le dos de l'ancienne Calpé. Dans le temps que les Maures donnaient des lois à l'Espagne, Tarick, l'un de leurs Généraux, donna son nom au Calpé; il l'appella *Gibel-tarick* ou mont de Tarick, d'où s'est formé *Gibraltar*.

(51). Le *Sassafras* & le *Camphrier* ont les caractères du laurier. Le *Sassafras* est toujours vert, & exhale une odeur forte & agréable. On cherche à l'élever en France où il est encore rare. Le *Camphrier* vient à Sumatra & à Bornéo; les insulaires

le nomme Caphura. Il egale en hauteur les tilleuls & les chênes. Ces arbrisseaux se trouvent au Jardin du Roi.

(52). On attribue en Espagne & en Portugal le titre d'*Hidalgo*, aux nobles qui se prétendent issus d'anciennes races de chrétiens, sans mélange de sang Juif ou Maure.

(53). Les *Torréadores*, athlètes que le barbare plaisir des Espagnols oppose dans l'arène à la fureur des taureaux Andalous. On fait combien ces combats sont suivis en Espagne & en Portugal; ils ont de l'institution des Maures

qui , par ce spectacle , ainsi que les Romains , par celui des Gladiateurs , cherchaient à maintenir le courage du peuple & à l'échauffer pendant la paix. L'idée de liberté qu'on attachait à ces jeux sanglans , en affaiblissait sans doute l'odieux.

(54). L'*Algarve* est la dernière Province du Portugal ; elle est distribuée en quatre *Comarcas* ou Jurisdictions. Ce mot *Algarve* signifie bout ou extrémité ; ce fut le dernier royaume Maure que les Portugais renversèrent.

DE PHYSIQUE;

PAR M. l'Abbé ROZIER.

MOIS DE JUILLET.

NOUVELLES LITTÉRAIRES;

PAR M. DE LAMETHERIE.

DANS cette brochure , l'Auteur cherche à
montrer que la royauté n'est non-seulement pas
étrangère à la France , mais qu'elle est contraire à
la liberté ; & après avoir répondu fort mal (sui-
vant moi) aux raisons qu'on lui oppose , il
répond : « Nous ne ferons pas à ces objections
l'honneur de les réfuter , bien moins encore ,
nous ne nous , à ces lâches calomnies
répandent contre nous cette foule de

